

Kouchibouguac

Roméo Savoie

Numéro 1, hors-série, automne 1990

L'architecture de paysage au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16001ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Savoie, R. (1990). Kouchibouguac. *Continuité*, (1), 79–80.

KOUCHIBOUGUAC

Le paysage, vu par un poète.

par Roméo Savoie

un arbre dans un champ immense
silence épouvantable paysage abstrait
marais aux couleurs de chiens roux
bousculade éphémère la mémoire en péril
tout ce bleu trouble et impénétrable
les bateaux renversés sur la grève
le sable durcit dans les poches le coeur
la chaleur nous bouscule tu sens la violette
je t'ai perdu dans l'immense oubli des hommes
un temps comme celui des lentes colères
je ne sais plus me déplacer avec fierté
les dunes s'envolent dans le vent acharné
nous sommes dociles calmes et perdants
tu as vu les lieux des maisons détruites
souches translucides silences profonds
nous savons si bien nous taire
voisin
je te demande la permission d'irriguer ce champ
de remplir ce trou de traverser ton terrain
l'injure nous poursuit perpétuellement
la vague frappe interminablement
use le temps des mémoires transitoires
coups répétés sur les sables patients
masse énorme ces trous qui se creusent
martellement poids informes chiendent
pieds qui marquent la terre
les goélands s'envolent la mesure déborde
les bateaux éraflent les quais
échouent dans les marais jaunis
les canards tombent comme des cerfs-volants déchus
je te porte
le fardeau ne ressemble à rien
la terre est jaune et granuleuse
les vents te poussent si loin
poussièrent encore et balaient l'étendue
mauve comme une caresse
ces marques griffées sur le mur du temps
ma mémoire encore qui se vide
les bateaux échouent sur la rive
nous ne demanderons pas à dieu de sévir
les hommes circulent tête haute
le mal est là à cette hauteur
la rivière coule comme avant
les canards se jettent dans la tempête
kouchibouguac
errance à travers la toundra désertique
retombée lente des séquelles de la honte
piétinements horizons absents arbres calcinés
nous sommes ces silences effrayants
qui font chavirer les bêtes
les enfants descendent de la colline
en chantant «nous n'irons plus aux bois»
les charpentes bousculent dans les cendres
nous sommes si petits
nos patiences nous tuent
cela ressemble à quelque chose d'oublié
comme une parenthèse inexistante
sur une phrase trop longue

les nuages passent comme des moutons égarés
les marais reposent dans un silence d'église
les bateaux reprennent la mer dangereusement
dans les nuits blanches il est interdit
de penser que les gardiens sont fous
que rien n'est plus important que l'ordre
que nous sommes du côté de ceux qui se taisent
indéfiniment

«je dis que la couleur terrible de cette terre
demeure un problème sans fin et sans solution»
et que rien n'arrêtera ce mensonge
aussi longtemps que l'homme taira la mémoire
terrible descendance souvenirs atrophiés
je parcours ces lieux
de la baie à l'île perdue
des marais à la mer sauvage
de l'hiver à juillet parfumé
je vois au-dessus des amas de pierres
ces planches clouées qui barrent les issues
les pommiers sont fleuris la rhubarbe pousse
les traces demeurent sur le sol
les traces demeurent sur la mémoire
sur les murs inscriptions banales
saccades griffures numéro sept quatre
chaque mot inscrit pour toujours
une parole abandonnée
nous nous confondons au béton des murs
je regarde l'infini la bêtise demeure
il n'y aura pas d'accalmie
les mots reviennent
les nuages se confondent en fantômes éphémères
pourquoi remarquer les traces des nomades
sur les murs nus travaillés par le temps
pourquoi revenir de cette randonnée amoureuse
dans des coques percées d'étoiles et de lierres
ce bleu revient comme une chanson infatigable
«nous n'irons plus au bois»
les enfants restent demeurent et jouent
les chiens aboient de l'autre côté des dunes
la mer se berce inlassablement
comme une amoureuse suave permanente
je perds dans ce délire
souvenance éclairs
mascarade griffures lune de miel
je traverse l'étang qui nous sépare
la dune veille lubrique et fidèle
oyats matadors pharaons
fouets circulaires sables roulants
la mémoire bifurque les oiseaux passent
les blessures nous rattrapent
nous sommes ensevelis et beaux
comme des devantures illuminées
le message s'inscrit et s'efface
tout roule se cabre tourne et rouille
les distances demeurent imperceptibles
nos amours imperceptibles nos illusions
la déchirure coule le long de nos âmes
nous bâtissons pour terminer ce dialogue

nous bâtissons pour que les murs restent debout
 Marie Babineau c'est le nom que je donne
 sur ce mur cette trace définitive
 qui se répercute sur ma mémoire
 qui me tient lieu de journal
 B. Marie Babineau ce nom que j'ai écrit
 sur les planches de la coque
 tu reprendras la mer comme avant
 tu perceras la vague je serai capitaine
 nous dériverons jusqu'à la nuit
 jusqu'à la fin de ce voyage
 jusque dans ton lit parfumé
 d'algues et de fleurs
 mouvance étonnante
 ce que je crains n'arrivera pas
 le destin ne peut tarir nos errances fugaces
 nos souplesses inventées
 les marais grandioses se perdent
 dans ce silence opaque
 la patience qu'il nous faut pour partir
 repasser comme des souverains de naissance
 dans ce calme la luminosité
 et ces trilles des dragons absents
 émeuvent encore et laissent leurs traces
 dans nos âmes
 je suis sur le versant nord de cette lagune
 irisée de fleurs blanches de pluies d'étoiles
 les hommes désertent ces lieux
 ils se perdent aux abords brumeux des tavernes
 où les propos meurent dans les bars des filles
 la mer reprend son lent balancier
 transporte des cris d'oiseaux et d'hommes absents
 nos rires se confondent aux pleurs
 la confusion nous suit nous nous taisons
 le craquement du bois s'entend de très loin
 j'en porte le poids comme des traces
 laissées dans le sable
 traces blanches durcies par de longs détours
 nous sommes si heureux que la joie nous aveugle
 les moutons basculent au-dessus de nos têtes
 tourbillonnent comme des clowns fous
 tout coule avec ivresse avec lassitude
 les démons se peignent en vert
 les éclaboussures prennent le statut de graffiti
 les routes s'étendent du nord au sud
 le sable coule sur les routes blanchies
 nous nous taisons indéfiniment
 le roux des blés ressemble à nos femmes
 ton nom imprimé en lettres noires
 je te dis que la terre tremble
 ce que j'appelle la terre ressemble à l'eau
 fuyante et implacable
 images de champs mouillés
 de mers décolorées
 de sourires énigmatiques
 de traces ininterrompues
 de bateaux renversés
 de nuages incommodes
 de maisons détruites
 de territoires usurpés
 la terre tremble
 et nous nous taisons indéfiniment



LES QUATRE SAISONS

Le paysage, vu par un peintre.

par Guy Boulizon

Le paysage m'a toujours habité. Depuis l'enfance, les deux dimensions intérieures de l'espace et du temps me possèdent constamment. Lorsque je commençai à écrire, nombre de mes récits s'inspirèrent de ces deux archétypes. J'étais fasciné par les multiples aspects de l'espace. Quant au temps, j'ai longuement songé, au doctorat, à travailler sur le thème: «Comment le temps métaphysique s'est transformé en durée mécanique».

C'est dire qu'en peinture, je privilégie le paysage. L'espace modifié par le temps, éclairé par la lumière omniprésente, est composant de cette inspiration. J'exécutai ainsi d'innombrables paysages traditionnels que personne ne vit jamais.

Mais des événements survinrent qui me marquèrent: Mai 68 en France, Octobre 70 au Québec. La lecture de Gaston Bachelard transforma ma façon de voir. Le paysage n'est plus interprétation de la nature mais métamorphose. Espace, temps et lumière basculent pour donner une vision mystérieuse (et donc poétique) des apparences de la réalité. Le tableau *Les quatre saisons* me fut d'ailleurs inspiré par une phrase de Bachelard: «Au ciel, les grandes divinités sont les saisons...»